

## Penser avec et comme Lélia Gonzalez : réflexions sur l'identité, la race, le genre et les mouvements sociaux<sup>13</sup>

Elizabeth do Espírito Santo Viana (IFCS, Université fédérale de Rio de Janeiro)  
Traduction de Myriam Cheklab (LEGS-UMR 8238)

Titulaire d'une licence en sciences sociales à l'Université fédérale de Rio de Janeiro (UFRJ), avec une spécialisation en sociologie urbaine de l'Université d'État de Rio de Janeiro (UERJ) et d'un master en histoire comparée de l'UFRJ, Elizabeth do Espírito Santo Viana nous décrit le parcours de l'intellectuelle et activiste Lélia de Almeida Gonzalez, ainsi que ses réflexions sur les identités, la race, le genre et les mouvements sociaux. Contemporaine de Lélia, qu'elle a rencontrée en 1978 lors de sa première année à l'université, Elizabeth nous révèle ce qui l'a amenée à « penser avec et comme Lélia González », ainsi que ses questionnements et l'attention constante qu'elle porte à l'actualisation de ces questions. Voici l'entretien complet.

### **Le sujet de votre mémoire de master était « Rapports de race, genre et mouvements sociaux : la pensée de Lélia González – 1970-1990 ». Qu'est-ce qui vous a amenée à traiter ce sujet ?**

Entre la fin des années 1970 et le début des années 1980, j'étais étudiante en sciences sociales à l'Institut de philosophie et sciences sociales, une unité d'enseignement et de recherche rattachée à l'UFRJ et au Centre de philosophie et de sciences humaines. En 2001, lors des débats préliminaires à la *IIIème Conférence mondiale contre le racisme, la discrimination raciale, la xénophobie et l'intolérance qui y est associée*, dans la ville de Durban en Afrique du Sud, j'ai rencontré mon encadrant, le professeur Flávio Gomes, actuellement en post-doctorat en histoire comparée à la UFRJ. J'occupais alors le rôle de coordinatrice au niveau de l'État du Mouvement noir unifié (MNU), et c'est dans ce cadre j'ai décidé d'organiser un événement. Parmi la diversité des thématiques, une des politiques les plus réalisables était l'action affirmative.

Flávio Gomes était présent en tant qu'intervenant pour parler des luttes noires au Brésil et montrer que les résistances noires avaient toujours existé : les hommes et les femmes qui sont arrivées ici esclavisées ont été actrices de leur histoire. Après le débat, Flávio et moi avons entamé un dialogue sur cette notion de protagonisme noir, en soulignant le rôle de deux grandes femmes admirables du mouvement noir contemporain : Lélia Gonzalez et Beatriz Nascimento. Or, l'œuvre de ces femmes était peu connue en dehors de notre milieu militant.

À cette époque, j'avais l'intention d'effectuer mon travail de recherche sur le quartier de Pequena África à Rio de Janeiro. Au cours de cette conversation, Flávio m'a suggéré l'idée d'étudier ces femmes, étant donné mon expérience à leurs côtés, et en particulier avec Lélia Gonzalez dans le Collectif de femmes noires Nzinga, la première organisation féministe noire au Brésil. J'ai donc décidé de présenter ce projet de recherche, et au cours du master, Lélia a introduit elle-même les thèmes des rapports de race, du genre et des mouvements sociaux.

### **Qui était Lélia González ?**

Lélia Gonzalez naît à Minas Gerais le 1<sup>er</sup> février 1935, elle est la dix-septième enfant d'une famille de dix-huit. Elle bénéficiera du soutien unique et exceptionnel de sa famille, et d'opportunités pour étudier et développer ses capacités. Sa mère, une employée domestique chez une famille italienne, travaille aussi comme nourrice, héritage de la période esclavagiste, pour satisfaire les besoins d'allaitement d'une enfant dont la mère est morte pendant l'accouchement. Sa mère, Urcinda Seraphina de Almeida, allaite Lélia qui a le même âge que l'enfant orpheline, et comme personne ne naît esclave, les deux filles développent des liens affectifs en grandissant, des liens familiaux. Quand la fille est en âge d'aller à l'école, la famille italienne propose de payer

---

<sup>13</sup> Viana, E. E. S. (2006). *Relações raciais, gênero e movimentos sociais: o pensamento de Lélia Gonzalez 1970 – 1990*. Mémoire de Master en Histoire Comparée. Université Fédérale de Rio de Janeiro.

la scolarité de Lélia. Par ailleurs, une autre grande opportunité pour Lélia est que son frère, parrain et tuteur référent, Jaime de Almeida, réussit à faire carrière en tant que joueur de football à l'Atletico Mineiro (Minas Gerais), puis est invité à jouer au Club de Regata Flamengo (Rio de Janeiro). Il faut souligner que, si les joueurs de foot, en particulier les joueurs noirs, n'étaient pas aussi bien rémunérés que l'élite du football actuel, pour l'époque, ils gagnaient plus que les travailleurs en général. Un an plus tard, en 1942, suite à la mort de son père, le cheminot Acácio Joaquim de Almeida, la famille émigre de Belo Horizonte à Rio de Janeiro. À cette époque, 13 enfants ont survécu. Lélia a entre 7 et 8 ans, elle est toujours brillante à l'école, c'est même la première de sa classe. C'est aussi la nounou des « enfants de Madame », mais comme elle ne s'adapte pas à ce travail, ses frères et sœurs l'aident à réaliser son désir d'étudier. Un tel choix signifie un grand effort de la part de sa famille, alors chacun et chacune donne un petit quelque chose. Une de ses sœurs lui donne des chaussures, une autre une table, et une autre lui coud son uniforme. C'est déjà une grande avancée, car cela lui permet de ne pas être obligée de travailler.

À Rio de Janeiro, Jaime loue d'abord une maison de ville dans le quartier de Leblon, dans la zone sud. C'est là que Lélia commence l'école primaire, à l'école Manuel Cícero, située sur la Place Santos Drumond. Plus tard, son frère achète une maison familiale dans la banlieue de Ricardo de Albuquerque, où Lélia termine l'école primaire. Elle étudie à l'école Rivadavia Correia, puis elle termine ses études secondaires au collège Pedro II autour de ses 19 ans. Lorsqu'elle entre à l'université, elle vit déjà seule et travaille comme institutrice. Le fait de chercher une formation, de s'inscrire, de discuter avec les enseignant·es, d'étudier chez ses camarades, ou encore d'emprunter des livres à des camarades de classe ou à la bibliothèque lui avaient déjà donné une certaine indépendance.

Lélia obtient sa licence à la Faculté d'histoire et de géographie et commence à enseigner dans des écoles reconnues de Rio de Janeiro. Elle vit avec sa mère, puis s'installe dans le quartier Estácio et ensuite à Tijuca. Une fois stable financièrement et à la recherche du « supra-sommet de la pensée occidentale », elle reprend ses études à l'Université de l'État de Guanabara (UEG), actuellement Université de l'État de Rio de Janeiro (UERJ), pour une deuxième licence, cette fois en philosophie.

Dans les années 1960, Lélia contribue déjà au monde académique, est trilingue et elle a constitué un cercle d'étudiant·es qui, selon les dires, la décrivent comme « une personne brillante, une femme noire magnifique, très bien habillée et accessible ». En tant que jeune professeure d'université, elle s'éloigne des standards universitaires de l'époque. Elle donne cours chez elle, et pendant la période de répression politique, elle maintient tout de même des activités extra-scolaires à son domicile. Elle épouse un camarade de son cours de philosophie, Luiz Carlos González, qu'elle décrit comme « un homme blanc, qui souffre et ayant des problèmes ». Au début, la famille de Luiz Carlos approuve la relation, car il réussit à stabiliser son problème de dépression grâce à Lélia. Mais lorsque le couple décide d'officialiser leur union, et de cesser le « *concubinagem* », un néologisme qu'elle a inventé et qui signifie « concubinage obscène », c'est un scandale pour la famille, qui n'accepte pas la relation et entreprend alors une « campagne violente de bas étage ».

Luiz Carlos, malgré sa fragilité émotionnelle, joue un rôle très important dans la vie de Lélia. En plus de rompre avec sa famille pour être à ses côtés, il l'accompagne dans ses réflexions sur sa perte d'identité. C'est pourquoi elle est fière de porter son nom. Elle affirme n'avoir jamais repris son nom de jeune fille, Lélia de Almeida, car c'est « un hommage [qu'elle] rend à cet homme blanc qui a tant souffert [...] Cette personne a fait preuve d'une solidarité extraordinaire dans le mariage, et par ailleurs, au cœur de cette solidarité, il a été la première personne à [la] questionner sur [s]on propre blanchiment ». Ce mariage, qui dure deux ans, prend fin tragiquement avec le suicide de Luiz Carlos, qui selon Lélia, est le résultat de « ses relations familiales très compliquées ».

Cette perte et ses conséquences amènent Lélia à revoir sa position vis-à-vis de l'idéologie du blanchiment, en partant à la recherche de sa « négritude » et de sa « condition noire ». Elle décrit ainsi la rupture du « rideau illusoire » produit par une idéologie qui permet « [...] aux personnes noires de penser qu'elles sont différentes des autres personnes noires ». Pour Lélia, l'ascension sociale, même dans son cas, est le résultat d'un processus de « lavage de cerveau », d'oubli et d'aliénation, de souffrances. En tant que « lacanienne à quatre yeux », elle est d'accord avec Lacan qui postule que c'est « l'analysant lui-même qui connaît son problème », et que le rôle de l'analyste est uniquement d'aider à signaler ce problème. Elle trouve également une communauté

spirituelle dans le *candomblé*, malgré son respect pour ses racines culturelles catholiques et sa défense de la théologie de la libération. En plus de l'accueil qu'elle reçoit, c'est dans cette pratique religieuse, qu'elle considèrerait auparavant comme « primitive », qu'elle trouve un autre « code culturel », « plus écologique » et plus proche de sa religiosité car « plus africanisé qu'occidentalisé ».

## Quelle est l'importance et la contribution de Lélia González dans les mouvements sociaux ?

Je pense que j'ai déjà répondu en partie à cette question. C'est ce processus de connaissance de soi, qui selon bell hooks, une intellectuelle noire étatsunienne, permet de produire une pensée critique et une force de guérison. En raison des spécificités du racisme au Brésil, et comme nous l'avons vu précédemment, l'idéal du blanchiment a prévalu chez Lélia, y compris à l'âge adulte. Par conséquent, son cheminement intellectuel l'a conduite, alors qu'elle était déjà diplômée d'histoire et enseignante, à développer un goût raffiné pour la « musique classique européenne » et à rejeter la musique populaire et la samba. À l'époque, elle portait le symbole du blanchiment : une perruque. C'est ainsi qu'a opéré en nous toutes et tous le mythe de la démocratie brésilienne : en empêchant idéologiquement que la population brésilienne, quelles que soient ses origines et héritages culturels, perçoive le racisme comme un des facteurs de l'égalité raciale.

Ainsi, sur la base d'une connaissance objective des relations entre personnes blanches et noires au Brésil, et en articulant les concepts de classe, de race et de sexe pour déterminer la place des sujets dans le système capitaliste brésilien, Lélia affirme que la soi-disant démocratie raciale est un mythe, et qu'elle constitue par conséquent une idéologie qui déforme la réalité. Lélia analyse que les « Blanc·hes » tirent bénéfice de leur « affiliation raciale » perpétuée depuis l'esclavage. Au Brésil, une société encore dépendante et périphérique, la « place des Noir·es » constitue alors la « grande masse marginale croissante », où la majorité cherche « refuge » dans « les services, le travail occasionnel, intermittent ou saisonnier ». Cependant, Lélia considère également les emplois formels comme des « lieux de refuge » : les employé·es des supermarchés, des écoles et des hôpitaux, qui sont là pour servir ; et celles et ceux qui sont « sans-emploi ». Une existence qui rend la vie de ces hommes et femmes « vraiment noire » dans la société brésilienne. Les femmes noires en particulier (les « mères noires », les « employées domestiques », les *mulatas* (« métisses »)) sont les premières bénéficiaires de la pensée de Lélia qui révèle leurs rôles et les représentations sociales qui y sont associées.

En s'appuyant sur les perspectives théoriques de différent·es auteur·ices ayant opéré des ruptures politiques et scientifiques, et mis en lumière les notions de fragmentation / décentrement, spécificités et différences, Lélia élabore une réflexion historique sur la manière dont le « peuple brésilien », le « peuple noir » et les « femmes noires » sont devenues des personnages d'une autre histoire. Elle conteste également le réductionnisme scientifique de la gauche brésilienne de l'époque qui reproduit l'injustice raciale et qui ignore ses travaux dans ses analyses. Elle critique également le mouvement féministe et une partie du mouvement noir : le premier pour ne pas avoir reconnu l'oppression raciale et le second, l'oppression sexuelle. Les analyses singulières de Lélia González découlent des choix d'une intellectuelle qui ne s'est jamais engagée auprès des pouvoirs établis. Certaines personnes au pouvoir au Brésil cultivent encore une certaine nostalgie à l'égard d'une société qui fut la dernière des Amériques à renoncer aux différentes formes de travail forcé, y compris l'esclavage.

Enfin, parce qu'elle affirme que nous vivons en *Amérique*, Lélia propose que tous·tes les « frères et sœurs » des Amériques s'unissent autour de la catégorie de l'Américanité, afin de rendre compte des expériences historiques de toutes celles et ceux qui proviennent de l'autre côté de l'Atlantique, de toutes celles et ceux de la diaspora. La contribution intellectuelle de Lélia inclut aussi une réflexion sur le genre. On lui attribue de « précieuses synthèses » qui vont guider les discussions féministes. La première expose la trajectoire des femmes noires au sein de ce mouvement au Brésil. C'est-à-dire que de manière dialectique, elle promeut, d'une part, l'affirmation de toutes les femmes en tant que « nouveaux sujets politiques », et d'autre part, elle exige la reconnaissance de « la diversité et des inégalités », en se référant à une « critique fondamentale que l'action politique des femmes noires a introduite dans le féminisme et qui a modifié de manière significative leurs perceptions, leurs comportements sociaux et leurs institutions ».

## **Lélia González a combattu et a dénoncé le « mythe de la démocratie raciale », la hiérarchisation liée à la race, à la classe et au genre dans la société brésilienne. Quels changements y a-t-il eu depuis cette époque jusqu'à aujourd'hui ?**

Lélia a combattu et a dénoncé le « mythe de la démocratie raciale », qui, selon elle, est « une forme de représentation qui occulte la tragique réalité des personnes noires au Brésil », le racisme, et qui, simultanément, révèle la triple oppression de race, de sexe et de classe imposée aux femmes noires. Depuis 1975, les femmes noires participent à des actions politiques dénonçant leurs conditions de vie historiques, mais pendant la dictature de 1964 à 1985, le mot d'ordre était la non-division face à cet « ennemi majeur ». Par conséquent, le racisme et le sexisme n'avaient pas place au débat. La lutte des classes était le principe fondamental et l'on considérait que c'était à partir de cette lutte qu'il serait possible de dépasser toutes ces questions et les autres liées aux relations humaines et sociales. Lélia n'était pas d'accord sur ces principes politiques, de même que les mouvements de femmes noires.

C'est aussi dans ce contexte que nous disposons des premières informations sur l'action politique des femmes noires à Rio de Janeiro, lors de la rencontre historique des femmes qui a eu lieu en 1975 pour célébrer l'Année internationale des femmes. Parrainé par le Centre d'information de l'ONU et organisé à l'Association brésilienne de la presse (ABI), c'est de là qu'a été créé le CMB, Centre brésilien des femmes, dont les propositions ont été de créer des groupes de réflexion, de visibiliser « la question des femmes » et de « combattre » leur rôle subalterne dans la société brésilienne. Lélia, qui n'a pas participé au mouvement, a noté la présence d'un « groupe de courageuses jeunes femmes noires, qui prennent position ». Et non seulement elle se sont manifestées, mais elles ont publié un document, fruit de leurs réflexions, dans lequel elles dénoncent le fait que depuis « l'héritage cruel » de l'esclavage sur le continent américain, le destin des femmes noires a été d'être des « objets de production ou de reproduction sexuelle ». Et pour elles, selon Lélia, « le fruit de cette lâche procréation [par les colonisateurs] est aujourd'hui salué comme le seul produit national non-exportable : la femme *mulata* (« métisse ») brésilienne. Alors que la qualité de ce « produit » est considérée comme élevée, le traitement qui lui est réservé est extrêmement dégradant, sale et irrespectueux ».

Cette action politique peut déjà être perçue dans l'analyse de Lélia des rapports de genre entre militant·es. Selon elle, malgré la solidarité et la compréhension de la part des hommes, en particulier des « plus jeunes qui ont grandi avec leurs sœurs de lutte », il existait une « génération plus ancienne », porteuse d'une sorte de « moralisme calviniste et machiste », et qui « se sentaient menacée par les capacités et la sensibilité de leurs camarades féminines plus brillantes ».

Lélia considère les « femmes noires de Rio » comme des pionnières de ce débat. Néanmoins, dû aux divergences entre les « différentes tendances », ce « groupe pionnier » s'est dissous et « ses membres ont continué à agir dans les différentes organisations » dans lesquelles elles participaient. Lélia fait référence en particulier à l'Institut de recherche des cultures noires (IPCN), qui proposait de « travailler » les dimensions culturelles et politiques, au Mouvement noir unifié (MNU), qui avait pour objectif non seulement la lutte raciale au Brésil, mais également « faire de la lutte de libération des Noir·es une lutte internationale ».

En résumé, nous pouvons assurer que le mouvement noir s'est affirmé comme un instrument culturel et politique construit et constitué par des personnes noires pour la libération du « peuple noir ». Les personnes noires doivent comprendre comment, au cours des différents processus historiques, ces hommes et ces femmes qui ont été sujettes à la domination, à la subordination et à la soumission pendant toute la période esclavagiste, ont survécu. C'est depuis cette perspective que la penseuse Lélia González critique la manière dont l'histoire et l'historiographie brésiliennes nient le rôle du « peuple brésilien », et en particulier de la « population noire », en l'invisibilisant et en l'infantilisant. Selon Lélia, certains considèrent que le rôle de l'historien est de construire un récit historique « glorieux et prometteur ». Dans ses réflexions, l'« histoire officielle », de même que le discours pédagogique intériorisé depuis l'enfance, donnent lieu à un modèle de solutions pacifiques pour répondre à toutes les tensions et conflits. Ce modèle s'articule avec et complète le mythe de la démocratie raciale, en générant et en diffusant une série de stéréotypes sur les personnes noires, comme par exemple, la « passivité », l'« infantilité », la « déficience mentale » et l'« acceptation silencieuse » de l'esclavage, entre autres.

En contraste avec l'« histoire officielle », Lélia a construit un autre référentiel, une autre histoire, héroïque, de luttes et de résistances. Elle a toujours cherché des formes de résistances contre cette condition infrahumaine, comme les *quilombos*. D'après Lélia, le premier « État libre » de tout le continent américain, la République noire de Los Palmares (1595-1695), a constitué une contestation en actes du système esclavagiste.

Dans ses réflexions, Lélia, en tant que femme et noire, sujette à l'oppression sexuelle et raciale, s'intéresse à qui occupe la base de la hiérarchie sociale. Elle affirme que les conditions matérielles d'existence de la population noire sont le résultat de conditionnements psychologiques qui « doivent être attaqués et démasqués ». Il ne s'agit pas du fruit du hasard, mais d'une construction historique. Selon Lélia, le racisme et le sexisme construisent symboliquement l'idée que la place des femmes noires est de servir. Dans le contexte actuel, cela se traduit par l'exportation d'employées domestiques et de femmes métissées, ce qui dans le passé colonial était représenté par les services domestiques de la bonne et de la nourrice dans les maisons de maîtres. La bonne devait aussi servir sexuellement les maîtres et leurs fils, tandis que la nourrice élevait et allaitait les enfants des femmes.

Notre société est hiérarchisée en fonction de la race, de la classe et du genre. Cette affirmation permet de révéler que la démocratie raciale est un mythe, et que celle-ci s'impose « naturellement » par la violence que sont les oppressions de race, de genre et de classe. Les revendications, légitimes, de la population brésilienne prennent de l'ampleur en termes d'écho, d'espace, de sens et de rationalité, cependant leur voix et actions ne sont pas considérées pertinentes et toute initiative de « solution » est disqualifiée. Ces individu·es ou citoyen·es ne sont pas considéré·es comme des sujet·tes historiques et, par conséquent, sont perçues comme incapables de faire de la politique : iels auront toujours besoin d'un père pour gérer leur existence.

Néanmoins, ce qui dérangeait Lélia Gonzalez et les militantes de l'époque est en train de changer, malgré les avis critiques. Les recherches récentes en sciences sociales lèvent le voile sur l'existence de ce processus, tout en soulignant que ces questions se complexifient de plus en plus à l'aune de notre mode de vie actuel, tant au niveau des réalités concrètes que dans la théorie.

### **Et Lélia Gonzalez pour Elizabeth Viana ? Quelle est l'influence de Lélia dans votre trajectoire de vie ?**

Je partage l'avis de la chercheuse Raquel Barreto, également spécialiste de l'œuvre de Lélia Gonzalez, et qui la considère comme une penseuse brésilienne. Je la place au même niveau que les grands penseurs brésiliens. Ce n'était pas une penseuse de bureau. En plus d'être une intellectuelle, elle était pionnière et singulière, elle a construit ses savoirs à l'université, mais surtout dans le militantisme, avec celles qui étaient ses paires. Dans mes recherches, j'ai voulu lui donner du crédit et mettre particulièrement en avant les dialogues qu'elle a établis avec des intellectuel·les et militant·es provenant des différents continents qu'elle a parcourus, mais aussi avec des penseurs et penseuses brésiliennes spécialistes du Brésil et de son peuple. Personnellement, elle m'a permis de répondre à une question fondamentale. Nous avons dû traverser l'Atlantique mais, malgré toutes les questions que cela pose, cette traversée imposée par l'exploitation d'êtres humain·es par d'autres a engendré des dynamiques culturelles qui nous ont transformé·es, jusqu'à faire de nous ce que nous sommes aujourd'hui : des Américain·es. Il n'y pas de retour en arrière possible. La place des Noir·es est là où ils et elles veulent être. Il s'agit d'une thérapie analytique, élaborée par Lélia Gonzalez, qui a constitué un instrument de compréhension fondamental pour nos sciences sociales.

Rio de Janeiro, le 15 octobre 2022